

Georges Le Brun Keris

Madagascar

Articles & Rapports

Sommaire

| | |
|---------------------------------------------------------------------|----|
| <u>Madagascar - l'île qui attend...</u> | 3 |
| <u>Madagascar est calme</u> | 3 |
| <u>L'île inconnue</u> | 7 |
| <u>Diversité malgache</u> | 7 |
| <u>... et unité insulaire</u> | 7 |
| <u>L'empreinte de l'Histoire</u> | 8 |
| <u>Malaise malgache et nationalisme</u> | 9 |
| <u>Les forces politiques profondes</u> | 10 |
| <u>Sauver l'Afrique du communisme</u> | 12 |
| <u>Madagascar</u> | 12 |
| <u>Dialogues à Madagascar</u> | 14 |
| <u>A Madagascar, l'ordre dans la complexité et la contradiction</u> | 15 |
| <u>Madagascar entre le dynamisme et le mora-mora</u> | 18 |
| <u>I. - Une paix politique certaine</u> | 18 |
| <u>II. Le vrai socialisme malgache</u> | 20 |
| <u>III. Problèmes d'une jeune Église</u> | 21 |

Madagascar - l'île qui attend...

Forces Nouvelles septembre 1956

Lumière de Madagascar au mois d'août. Est-il plus belle lumière que ce soleil hivernal sur les plateaux ? Les rizières miroitent entre des archipels de maisons rouges. Glorieuse, Tananarive porte à son faite comme une couronne d'argent le palais de la reine. Ville à la fois charmante, avec ses résidences victoriennes, et triomphales de collines où frémissent les eucalyptus. Tout ici conquiert le voyageur : la gentillesse de populations sensibles et douces, la variété des paysages et des climats. Avec sa grâce un peu démodée, cette grande île à l'écart est un des derniers lieux du monde où les mots « douceurs de vivre » aient un sens.

Madagascar est calme

Et Madagascar est calme. Pour un homme qui ces dernières années a parcouru un peu toute la terre, les Orient proche et lointain, l'Afrique enfiévrée au sortir de son millénaire d'assoupissement, c'est une surprise. Des problèmes, et les plus graves se posent à Madagascar : ils n'ont pas cette évidence scandaleuse qui partout ailleurs nous blesse dans notre sécurité d'occidentaux nantis. Je comprends que dans l'île on s'endorme dans une quiétude illusoire. Volontiers on nous explique qu'ici point de problèmes, ou si simples qu'on en fait le tour. Je l'avouerai, cette quiétude trop insistante m'a donné l'éveil.

Certes Madagascar est calme, inestimable fortune. Certes les courants politiques divergent au point de s'annuler. Certes la population aspire surtout à la paix. Certes, bien des pays sont plus faméliques. Ne nous endormons pas pourtant. Les faubourgs de Tananarive sont des pourrissoires dignes des pires bidonvilles. L'un d'eux est bâti sur un égout à ciel ouvert. Les enfants y jouent dans les déjections d'une ville de 130 000 habitants. Les élites malgaches, fines et cultivées, nourrissent des rancœurs d'enfants humiliés. La rébellion a engendré un climat de méfiance réciproque que rien ne dissipe. Au contraire, l'entretien d'un appareil policier, insistant, bête et autonome vis-à-vis de toute autorité, comme le fut naguère celui du Maroc. Madagascar est plus sage et sûre que toute autre partie de l'Union Française, c'est un fait. Elle n'est pas à l'abri de brusques colères, c'est un autre fait. Ceux qui abuseraient de ce calme, au lieu de le mettre à profit pour résoudre les problèmes quand la paix les maintient solubles, commettraient et une faute et un crime.

Est-ce dire qu'on doit céder aux extrémismes de certains « évolués » ? Perdons la manie de croire que seuls les excités sont « représentatifs ». Non, entre l'immobilisme des colons et la fièvre d'intellectuels se situe un certain lieu géométrique de sagesse. Je voudrais essayer de le déterminer.

Une réserve s'impose au préalable. Mon séjour à Madagascar fut très bref. J'ai vu beaucoup de gens et parcouru un grand nombre de kilomètres. Je n'ai pas tout vu, loin de là. Même disposant d'une très vaste table de références établie à parcourir les continents, je suis exposé à une large marge d'erreur. J'en ai conscience. Aussi devra-t-on voir dans ces lignes plus des propositions que des affirmations, plus des impressions que des certitudes. Qu'on en discute.

Un double problème politique

La première de ces propositions sera qu'en dépit de certaines affirmations il existe un problème politique de Madagascar. Je le définirai même comme un double problème politique : problème colonial d'une part, problème de cohabitation entre des races hétérogènes, voire hostiles, d'autre part. Bien entendu ils ne gouvernent pas contre les faits.

Un recrutement administratif trop local

Si les hommes étaient sages – européens ou malgaches – le problème colonial de Madagascar serait presque simple. Nous ne trouvons pas dans l'île les irréductibilités de l'Islam. Au contraire, les chrétiens sont nombreux. Ils donnent son climat moral au territoire. Le paganisme semble apaiser (je dis « semble », car nous risquons des surprises comme nous en avons déjà éprouvées au moins à deux reprises dans l'Histoire récente). Les peuples malgaches et le peuple français paraissent plus qu'aucun autre faits pour s'entendre ; de part et d'autre peuples bourgeois, moralisants et sensibles.

Le problème colonial malgache me paraît assez largement un problème administratif. Je mets aussitôt à part les administrateurs de brousse. Ils sont presque toujours les meilleurs défenseurs des paysans. J'en ai vu se dévouer jour et nuit, sans relâche, pour le peuple de leur district. Mais notre administration dans son ensemble est suspectée et parfois elle y prête le flanc. Trop de chefs de districts, de circonscriptions voire de provinces sont apparentés aux familles européennes de l'île. Comment ne seront-ils pas soupçonnés, fut-ce sans raison, d'une connivence avec un milieu auquel le mode de vie les lie déjà ? Ce serait peut-être la plus urgente mesure à prendre, que tout administrateur apparenté à une famille de l'île soit versé en Afrique, et remplacé par des fonctionnaires sans attache avec le pays. La femme de César, mais aussi César lui-même ne doivent pas être suspectés. La même connivence existait en Algérie entre une administration trop « locale » de recrutement et les européens. Elle a pesé sur son destin.

Autre aspect du problème administratif : une sous-administration algérienne. La proportion de chefs de districts est plus forte, mais l'absence totale ou presque de moyens de communications (premier des problèmes économiques et même politiques de l'île) les sépare de leurs populations. Celles-ci sont soumises à des administrateurs indigènes, (généralement mérinas même en pays betsileos, bara ou sakalave) dont le comportement est souvent très oriental. La réputation de tout le Fanjakana, puisqu'ainsi s'appelle l'administration, en pâtit.

Des populations étrangères entre elles

Mais chemin faisant, presque sans m'en apercevoir, je viens de faire allusion au problème de la cohabitation. Hubert Deschamps, dans son livre si remarquable sur Madagascar, a écrit que ce n'était pas une île mais une série d'îles. On pourrait dire de même que Madagascar est « un archipel rassemblé ». Je reviendrai sur ce caractère et j'y insisterai, car il me paraît la clef de toute solution. Les populations de l'île sont plus étrangères entre elles que les Espagnols et les Russes. J'ai surtout séjourné en pays betsileo. J'y ai senti vibrer la haine du hova. Elle est ancrée. Elle est solide sauf chez de rares évolués. On n'a pas oublié les villes saccagées par la reine, les hommes égorgés, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. On m'a présenté des revendications à soutenir en France. Toutes elles expriment la jalousie du mérina, parfois jusqu'au racisme inversé. Une solution politique qui ne tiendrait pas compte de ces divisions vouerait l'île à l'anarchie. Le disparate est un caractère majeur de Madagascar. Faire cohabiter dans la paix les populations merinas des Hauts Plateaux et les populations autochtones de ces mêmes plateaux et des côtes est un objectif difficile à atteindre. Une nécessité à ne pas perdre de vue en tous cas.

La loi-cadre peut-elle résoudre le problème ?

Au double problème de Madagascar, la loi-cadre apporterait-elle une solution ? Dans l'île tout le monde se pose la question, les uns craignant qu'elle trouble une paix précaire, les autres qu'elle soit un faux-semblant comme on en a connu depuis vingt ans et que l'application en détourne le sens initial. Sans partager ces craintes, j'en exprimerai plutôt une autre. L'appareil de développement des assemblées territoriales et des Conseils de gouvernements dont la loi-cadre

pose le principe me paraît mal adapté à l'île. Il ne tient pas compte de ce disparate sur lequel j'insistais. La loi-cadre semble à la fois trop et trop peu. Elle est trop peu pour les merinas, dont le degré d'évolution comme le passé supposent une liberté plus grande et quelque chose comme ce que réclame le Togo. Elle est beaucoup trop pour certaines tribus côtières comme les Antandrays ou les Sakalaves. Tout au plus conviendrait-elle dans leur état actuel au Betsileos.

La solution ne serait-elle pas que Madagascar fût une fédération, groupant des cantons correspondant aux ethnies et jouissant de statuts différents, allant du régime colonial au territoire associé ou au département¹, suivant le degré d'évolution ?

Contre un tel système, je sais bien l'objection : il ne satisfera pas le nationalisme merina, dans la mesure où celui-ci reprenant les ambitions de sa dynastie royale, est un impérialisme. D'autre part il choquera ceux des éléments européens pour qui la politique de promotion des côtiers n'est rien d'autre qu'un moyen facile de juguler les Houvas.

Cette double objection plaide en réalité en faveur d'un tel régime. Je sais que je vais contrister certains de mes amis malgaches, parmi ceux pour qui j'ai le plus d'affection. Je leur dois la vérité, pourtant. Je ne vois pas pourquoi notre décolonisation devrait aboutir à une colonisation par les Houvas, et c'est ce que réclame leur nationalisme qui frise de bien près l'impérialisme et le colonialisme. D'autre part je voudrais dire à l'administration comme aux européens de Madagascar : faire abstraction des merinas est une folie. Sans doute ils ne sont que 900 000, mais vous ne complèterez pas d'ici longtemps le retard des autres populations. La preuve est faite que des masses arriérées ne font pas de contrepoids à des évolués résolus. On peut déplorer l'influence prépondérante des merinas, même si, comme moi, on est séduit par l'intelligence et la sensibilité de cette population : on doit la constater cette influence. La province de Tananarive, c'est-à-dire l'Imérina, bénéficie de 35% de l'enseignement primaire et de 65% de l'enseignement secondaire, 60% des bourses d'étude dans la métropole lui sont attribuées. Les deux tiers des fonctionnaires autochtones, c'est-à-dire l'encadrement réel de l'île, sont des Houvas. Les merinas fournissent 85% des syndiqués. On pourrait multiplier à l'infini les chiffres, et les pourcentages qui prouvent le fait merina. Or on ne gouverne pas contre les faits.

Élites paysannes et syndicales

Il ne suffit pas de déterminer une politique, encore faut-il en posséder les moyens. Un étudiant malgache, avec qui je m'entretenais de ces problèmes, m'a immédiatement fait remarquer l'inexistence de toute force politique en dehors des extrémistes de toute espèce. Grâce à qui faire triompher un programme raisonnable ?

Je ne compte pas sur les européens. Non qu'ils ne soient pas estimables, courageux, efficaces. Mais trop de préjugés les aveuglent. La rébellion a laissé chez eux une terrible séquelle de crainte. Toute évolution les effraie. Je ne compte pas davantage sur les partis locaux, non que m'offusque leur nationalisme exacerbé, mais je crains une influence communiste trop facile à percevoir. Et puis ils ne représentent rien, que les coteries. Chacun d'entre eux groupe quelques cinquante adhérents. C'est si vrai que le seul homme politique autochtone vraiment représentatif – personnalité sympathique et courageuse au demeurant – a tenu à leur demeurer étranger. Du côté des partis, comme, hélas, dans tous les pays sous-développés, nous ne trouverons que des artisans de surenchères. Avant de donner une expression à la démocratie, il faut la créer, et lui assurer des bases. Les partis des pays sous-développés ne sont que d'artificielles fleurs de serre.

Quelles forces sociologiques pourraient aujourd'hui servir de base à une démocratie malgache ? En premier lieu je placerais la paysannerie et l'encadrement qu'on tente de lui donner. Les masses rurales malgaches sont une très solide réserve de sagesse et d'équilibre. C'est pourquoi

¹ J'indique pour mémoire cette éventuelle départementalisation, car l'hypothèse me paraît complètement dépassée.

j'attache une grosse importance à l'effort poursuivi dans le cadre du Paysannat. Même si parfois il dégénère en abus (ce que je n'ai pas vu moi-même) cet effort reste valable dans la plupart des cas. J'ai vu naître de mes yeux une démocratie de base, à l'échelon du village. Des notables authentiques y dirigeaient la promotion rurale. La paysannerie organisée représente l'avenir de Madagascar. C'est si vrai que nationalistes et communistes se mènent en ce moment une guerre sourde à qui s'assurera la main-mise sur les forces villageoises.

Vient ensuite, dans les villes, le syndicalisme. Certes il est encore embryonnaire. Certes les questions de personnes et une excessive politisation lui enlèvent parfois beaucoup de son efficacité. Certes l'administration le contrarie souvent avec maladresse. Pourtant, il est le seul encadrement possible des masses urbaines inorganisées et déracinées. Il est leur seul moyen d'expression authentique. C'est pourquoi, plus qu'à des réformes politiques, j'attacherais dans un premier stade une grande importance à un certain nombre de réalisations d'ordre social, créations de Bourses de Travail, promotions d'Universités populaires, mise en place de Chambres d'Agriculture et d'Artisanat, présence de représentants syndicaux dans tous les organismes économiques de l'île et en particulier dans les Comités de production. Ou nous donnerons aux élites malgaches la possibilité d'acquérir une formation concrète, et nous les mettrons à même de s'affronter avec les vraies difficultés, ou bien nous les condamnons à la démagogie. On se plaint que les nationalistes ne présentent que des revendications politiques. On critique, non sans raison, leur absence de tout programme économique, la légèreté avec laquelle il escamotent les problèmes sociaux. Je serais tenté de dire, à qui la faute ?

Le péril indien

Donner à Madagascar un équilibre politique est une entreprise difficile. J'en conviens. Est-ce une raison pour y renoncer ? Qu'on apprécie d'abord l'enjeu. Certains parlent à Paris, avec beaucoup d'ignorance, de « l'indépendance malgache ». Une Revue généralement mieux inspirée, proposait, voici deux ans, qu'on accorde cette indépendance moyennant quoi les malgaches noueraient avec la France de liens d'interdépendance. Ne faisons pas d'allusion aux déconvenues marocaines. Madagascar, heureusement ignorant l'Islam. Mais l'interdépendance, ce n'est pas avec nous qu'elle se lierait. Surtout l'indépendance malgache signifierait le chaos. Dans un premier stade on assisterait à une colonisation merina. Rapidement betsileos et côtiers réagiraient. Toutefois des hommes seraient à pied d'œuvre pour exploiter ce chaos. À Madagascar le péril indien n'est pas un vain mot. Déjà, malgré les précautions administratives, grâce à l'usure, la minorité indienne s'assure quelque chose comme une prépondérance économique. L'indépendance malgache, cela signifie simplement Madagascar colonie indienne. Ou nous assurerons à Madagascar un épanouissement politique progressif, ou le subcontinent indien s'y déversera.

*

* *

Les propositions que je viens d'avancer sont plus une synthèse de tout ce qu'on m'a dit que le fruit d'observations personnelles. Je suis passé trop vite à Madagascar, à peine le temps de percevoir l'extraordinaire disparate de cette île, juste le temps de comprendre qu'elle est tout autre chose que ce qu'on se figure à Paris. Dans ces lignes chacun de mes interlocuteurs trouvera une de ses idées, une de ses expressions, mêlées à beaucoup d'autres qui lui sont étrangères. Sans doute est-ce le bénéfice du voyageur que de confronter et de rapprocher les opinions de milieux qui, dans cette société très cloisonnée, s'ignorent. Ce que j'ai recueilli, je le propose : encore une fois, qu'on en discute.

Diversité malgache...

Madagascar « petit continent disparate »... ce disparate, l'enquêteur classant ses impressions en est comme assailli. Dans la plaine de Morondava, les baobabs, ultimes héritiers des difformités de la préhistoire, portaient dans leurs ramures exiguës tout un peuple de perroquets gris. Très africains, des boutres longeaient la côte sableuse ; une chaleur accablante écrasait les plantations de tabac. Mais en Imerina (quelques heures de vol à peine), j'avais quitté des rizières, à l'aube frangées de gel. Les villages rouges et blancs, avec leurs maisons à étage et à balcon, montraient une coquetterie bourgeoise. Au pays Betsileo, les cultures inondées et le lacis de leurs terrasses évoquaient l'Indonésie. Pianarantsoa, provinciale et décente, s'était superposée dans mon esprit à Tanatave, chromo colonial pour illustrer un roman de Loti. Et les pistes parcourues à travers les plus vieux paysages du monde : de grands squelettes calcinés perçaient les étendues latéritiques. Chaque pli de ce désert abritait une étrange flore de pandanus et de ravenalas. Mais la côte Est m'avait semblé un paradis perdu dans le balancement des palmes. Diversité de l'habitat, diversité des hommes, du Merina énigmatique et fermé au bara athlétique et rude, au tamola presque nain. Dix-huit races principales, me dit-on, et dont le métissage est rare. Même en avion, ce disparate est perceptible. La cassure des Hauts Plateaux tombant à pic sur la plaine, la moutonneuse forêt de l'Est succède d'un trait aux pourpres sèches du nord.

Cette diversité est si frappante que l'enquêteur risque de s'y arrêter. Toute la vie politique peut lui sembler marquée de son signe. Ce qu'il verra d'abord à travers elle, et il ne se trompera pas, ce sont des conflits de races, d'autant plus violents, nous y reviendrons, que la décolonisation les libère. Le vernis colonial les avait comme estompés sous son uniformité. On parle beaucoup d'une révolte des côtiers contre la constante dictature des Hauts-Plateaux. C'est en vain, pourtant, que notre Administration avait tenté cette manœuvre en vertu du vieil adage « Divide ut imperes ». Quelques mois d'autonomie politique et l'application de la Loi-Cadre de 1956 ont réussi là où elle avait échoué. À peine les institutions de cette loi-cadre en place, les côtiers, pour la première fois ligués, ont, dans toute la mesure qui leur était possible, éliminé du conseil de gouvernement de l'Île les représentants de Tananarive.

Les phénomènes de la décolonisation n'ont pas fini de nous surprendre. Oppositions, diversités : dans quel village Betsileo ou Sakallave n'ai-je pas été assailli de revendications contre les Merinas ? Oui, le disparate est le premier trait de Madagascar, et l'un de ceux à retenir pour quiconque veut essayer de discerner son devenir politique.

... et unité insulaire

On se tromperait pourtant à trop l'accuser. L'unité malgache est non moins réelle et non moins visible. Madagascar aussi vaste soit-elle, est une île, et c'est le propre des îles que l'unité dans le disparate. La rigueur des limites compense les diversités internes. Insularité signifie immigrations successives et cohabitations cloisonnées. Madagascar est le point d'aboutissement d'innombrables migrations : les races mélanésiennes se sont métissées d'Afrique et la première écriture se fit en caractères arabes. Mais deux unités fondamentales et susceptibles de s'imprimer sur toute la politique ; l'unité linguistique et l'unité religieuse. Sur ce point, comme d'ailleurs sur beaucoup d'autres, Madagascar ne souffre aucune comparaison avec l'Afrique. Le Malgache est compris et parlé partout. S'il comporte une variété dialectale, elle ne dépasse pas celle qu'on peut observer en Italie.

On trouve là, indéniablement, le ciment d'une nationalité. Unité religieuse aussi : celle d'un christianisme à peu près partout reconnu. Les Musulmans, la plupart des ismaéliens sont une poignée et presque personne n'ose plus se dire païen. Mais surtout unité syncrétiste au-delà du christianisme. Les morts règnent à Madagascar. Catholiques et protestants en sont obsédés comme naguère les païens. Enterrements et exhumations périodiques sont les grands événements de l'année. La psychologie religieuse de Madagascar reste animiste, culte des morts protecteurs ou persécuteurs des villages, caractère sacré du riz ou du bœuf. Cet animisme pénètre toute la vie sous le « masque social » de la religion. On peut sur ce point dire du Malgache ce que Marcel Griaule affirmait de l'Africain : « ... le religieux, le juridique, le social, le technique reposent sur une conception du monde dont les principes métaphysiques se retrouvent dans chacun d'eux, d'une part, et que, d'autre part, chaque acte, fait ou chose comporte souvent une juxtaposition de plusieurs de ces aspects ».

Bien des anecdotes permettraient d'illustrer ce caractère religieux de la politique, avec tout ce qu'il comporte d'ésotérisme. Je sais, lors de récentes élections, des leaders politiques élevés à l'europpéenne et occupant de hautes situations qui ont échangé des serments la nuit devant le tombeau de la Reine. Non pas romantisme, mais référence à ces morts qui gouvernent les vivants. Il est mince aussi, le vernis de l'assimilation.

À ces facteurs naturels d'unité, la colonisation française a ajouté son extraordinaire capacité d'uniformisation. De 1885 à 1895 nous désunies, mal soumise à l'impérialisme hova de la Reine. Galliéni a imposé un système impérialiste uniforme. Il a mis partout en place des fonctionnaires appartenant à la race la plus évoluée, c'est-à-dire aux Merinas. La France, inconsciemment, a procédé à une « imérianisation » de Madagascar. Elle devait par la suite tenter de réagir mais trop tard. Le fait n'est pas isolé, Lyautéy a créé l'unité marocaine contre laquelle on improvisa en 1930 une politique berbère périmée. Alors qu'en un siècle et demi nous avons forgé l'unité algérienne et après trois ans de lutte nationaliste le plan Champeix puis la loi-cadre avaient prétendu découper l'Algérie en tranches, politiques tardives qui aboutissent à perdre sur tous les tableaux. Par son administration omni-présente et omni-compétente la France a été le principale artisan de l'unité malgache.

L'empreinte de l'Histoire

Cette unité a rencontré une Histoire. Car au contraire de l'Afrique Noire, Madagascar a été fortement marqué par son Histoire assez récente. Quelques heures à Tananarive suffisent à en persuader. Montez au Rova, cette colline sacrée que couronne d'argent le Palais de la Reine. Un dimanche mêlez-vous aux malgaches, pieux comme à l'église devant les puérils souvenirs de Ranavalona : son orchestre de singes mécaniques ou ses porcelaines rococos. Le lieu est exaltant d'ailleurs, situé dans un des plus beaux paysages du monde, que dans la lumière de l'hiver les montagnes tout alentour se fassent bleues et rouges, ou qu'au coucher du soleil s'empourpre entre l'Archipel des villages l'étendue étincelante de la rizière. À Madagascar l'administration française n'est pas partie de zéro. Le Roi Andrianampoinimerina est chargé de gloire. Déjà des rois et des ministres avaient commencé de moderniser l'île. Un nom français est attaché à leur tentative, celui de ce Jean Laborde dont à Mantasoa on voit encore le haut-fourneau et les bâtiments manufacturiers curieusement transposés de sa Bretagne natale. Il est enterré tout près de là, à la Malgache, dans un tombeau de granit. Pour parler comme M. Malek Bennabi, la colonisabilité de Madagascar n'était pas totale. Passé assez pauvre pourtant, bien des pages en sont cruelles, et malgré leurs tourelles prétentieuses les palais de Tananarive évoquent les cases de bois ancestrales. Qu'importe ! Ils alimentent les rêves des nationalistes, et le passé se mue en âge d'or. Première présence de l'Histoire au seuil de la politique.

L'apparition des français avait coïncidé avec l'expansion merina. On croirait que notre colonisation a eu pour objet de la poursuivre. Galiéni, je viens de l'indiquer, fut moins le pacificateur de l'île que son unificateur. Unifiant l'île, il l'a encadrée par l'élément le plus évolué, ces merinas même qu'il venait de vaincre. Seconde présence de l'Histoire, ces cinquante ans de nivellement au profit de l'Imerina. Ils ont prélué à l'événement qui marque encore la politique après dix ans : la rébellion.

Je n'insisterai ni sur ses origines immédiates demeurées obscures, ni sur les faits qui l'avaient préparé de l'occupation anglaise aux batailles entre français, sans compter les désastres des réquisitions et du néfaste Office du Riz. Mais cette rébellion pèse encore sur Madagascar comme un cauchemar. Les européens sont imprégnés de sa peur et la confiance ne s'est pas rétablie. Les Malgaches gardent le souvenir des êtres haves sortis des forêts où leurs sorciers les avaient entraînés et où ils moururent par dizaines de mille. Ils parlent aussi des excès policiers qui illustrèrent les tout premiers mois de la répression. On dirait que quelque chose a été cassé dans l'île à cette date.

Étrange rébellion ! Elle n'était pas nationaliste. Nul ne saura jamais si vraiment les nationalistes l'ont provoquée. Certains des plus redoutables parmi ses acteurs furent les tirailleurs démobilisés ; après des années de loyalisme ; M. Mannoni, dans son admirable Psychologie de la colonisation, l'analyse comme un phénomène de cette décolonisation qui n'est simple que sous la plus de certains théologiens en chambre. Elle fut un grand acte de désespoir de populations soudain privées de la rame coloniale où s'appuyer, après que la colonisation ait elle-même détruit le tuteur de la tradition. Malgré sa beauté une tristesse pèse sur Madagascar : qui dira si elle résulte de cette épreuve ou si plutôt le désespoir qui l'a provoquée ne lui survit pas ?

Malaise malgache et nationalisme

Plus profond que les rivalités des tribuns de partis, nous trouvons là le tuff politique de Madagascar. À Madagascar règne sinon ce désespoir tragique, au moins un malaise. Je le répéterai une fois de plus : nulle part le désarroi de la décolonisation ne se fait plus profondément sentir. Pourquoi cette idée est-elle pour moi associée au souvenir du marché de Tananarive ? Il est beau pourtant ce marché, serré dans l'Y de la colline où de part et d'autre les maisons hovas étagent leurs façades de joujoux. Avec ses ruelles étroites, ses échoppes débordantes sur la chaussée, ses indiens, ses métis, il est presque aussi beau qu'un marché chinois. On est en pleine Asie déjà, la même qu'au bazar de Bombay, qu'à Cholon, qu'à Hong-Kong et que j'ai retrouvé aussi dans les enclos kolkhosiens de Moscou. Même à ce marché les visages ne se dérident pas.

Le malaise malgache s'habille du nom de nationalisme. Et certes, ici, la conscience d'une nationalité, liée à la langue commune et à des souvenirs historiques qu'on idéalise, est un fait réel. Pourtant, notre notion occidentale du nationalisme ne lui est pas adéquat. Romain Gary, dans la préface de Racines du ciel prononce une condamnation des nationalismes exotiques à la fois vraie et injuste : « Même fautive l'histoire de ce siècle a prouvé de manière sanglante et définitive que l'alibi nationaliste est toujours évoqué par les fossoyeurs de la liberté, qu'aucun droit de la personne humaine n'est toléré sur les voies triomphales des « bâtisseurs pour mille ans », des « géniaux pères des peuples », et des « épées de l'Islam », et qu'avec un peu d'habileté, un bon Parti au départ, une bonne police à l'arrivée et un rien de lâcheté chez l'adversaire, il n'est que trop facile de disposer d'un peuple au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Tout cela est vrai et tout cela est faux, encore une fois, car Romain Gary oublie le déséquilibre de toutes ces sociétés désormais sans fondement, ni personnel parce que la colonisation l'a détruit, ni colonial parce que la colonisation est finie et qu'il est bon qu'elle finisse ? Ainsi va la marche du monde. Mais voici des peuples brusquement précipités de leur « petite histoire » locale dans les

grands courants universels, jetés dans le remous de toutes les idées quand est entamée la vieille éthique qui leur permettrait de les ordonner. Peuples que mènent, qu'on le veuille ou non, leurs « évolués », c'est-à-dire les plus déracinés de tous, souvent métis et en tous cas intellectuellement métissés, pétris de deux civilisations contradictoires et ne tirant ni de l'une ni de l'autre un soutien moral. Mannoni l'a bien noté : la rancœur du métis est toujours violente. Elle atteint son paroxysme (il le note aussi) chez les faux assimilés. Nous l'avons déjà dit à propos des origines de la rébellion.

Rien de cela n'est propre à Madagascar, mais ici tout s'exaspère d'insularité. Les sentiments de îles sont toujours plus violents : elles ont inventé la vendetta. Tout s'exaspère aussi de relents d'Histoire, comme d'une colonisation plus directe, plus niveleuse, plus insistante qu'ailleurs. On paie cher que Madagascar aie toujours eu son administration particulière, où on « faisait carrière » sur place, non sans s'identifier à la société européenne locale. Pour activer le bouillon de culture malgache, ajoutez une très grande ville, Tananarive. On peut en dire ce que Balandier écrit des villes africaines : « Cette souche urbaine reste entièrement à bâtir. Elle a besoin de chefs nouveaux, de valeurs nouvelles, de libertés d'expression et de création. En attendant que se réalisent ces conditions, la ville noire demeure le lieu où nombre d'hommes se débattent dans la misère, la soumission à la dure loi du travail sans joie ou de la futilité sans illusions. Ce tissu social reste trop distendu pour que le citadin y trouve cette chaleur humaine à laquelle son passé l'avait accoutumé ».

Encore une fois désarroi, sentiment d'abandon dans un monde où tout se refuse, voilà au delà de la conscience d'une nationalité réelle la substance du nationalisme malgache, avec aussi ce paradoxe très bien analysé par Mannoni : « Il (l'évolué malgache) ne se rend pas bien compte du rôle qu'il joue. Tandis qu'en fait et comme malgré lui, il travaille à démolir ce qui subsiste d'ordre traditionnel, il a cependant des aspirations réactionnaires et préconise un retour aux usages anciens. Cela s'explique probablement ainsi ; il a abandonné ces usages anciens et souffre inconsciemment de cet abandon. De là son désir de changement qui fait de lui un élément d'agitation capable d'accélérer l'évolution chez ceux qui ont conservé des attaches traditionnelles ; et de là aussi, en même temps, son respect pour les temps anciens, si bien qu'il démolit en fait ce qui reste encore debout de ce qu'il rêve encore de conserver ». Instabilité qui s'exprime en une aspiration profonde à l'autorité. Cette frustration de la liberté des hommes au nom de la liberté des peuples, que Gary reproche à bon droit aux nationalismes exotiques, elle n'est pas seulement l'œuvre des « épées de l'Islam », mais de ceux même qui s'y asservissent. Cette instabilité s'exprime aussi comme une attente. On attend l'autorité. On attend de cette autorité le retour de je ne sais quel âge d'or. Et la politique devient la projection de cette attente dans la mesure où elle n'est pas simplement un opium pour se délivrer de son angoisse.

On trouvera peut-être excessive mon insistance sur le nationalisme ? C'est que toutes les forces politiques réelles du pays se définissent par rapport à lui.

Les forces politiques profondes

Madagascar présente ce caractère paradoxal que de tous les pays de la mouvance française il offre le plus de caractère d'une nationalité : unité linguistique, âme commune, nivellement administratif, nous l'avons vu ont concouru avec l'Histoire. Mais il n'en est sans doute pas pour qui l'indépendance présente d'aussi graves périls. Toute force politique, nous venons de le dire se définit par rapport au nationalisme, et jamais la satisfaction de ce nationalisme n'a rencontré tant d'obstacles.

Il se rencontre d'abord dans les divisions de l'île sous-jacentes à son unité, cette diversité si frappante pour quiconque aborde Madagascar. Une nation doit concourir au bien commun de

ses membres. L'indépendance malgache signifierait un affrontement de dix-huit races de l'île. Le vernis colonial éclaté, leur vieille hostilité ressuscitera. Du moins jusqu'à ce qu'un tiers vienne y mettre son ordre...

D'autre part, la colonisation a endommagé sinon détruit la cellule de base de la Société malgache : le village. M. Pierre de Chevigné, depuis tant calomnié fusse à coup de Pater Noster l'avait bien compris, qui tenta de ressusciter la société paysanne à travers l'institution des Fokoloma. En vain, car son effort ne fut pas poursuivi. M. Teitgen, Ministre de la France d'Outre-Mer reprit cet effort, diffusant une circulaire qui contenait un véritable code de la promotion rurale. M. Defferre son successeur, renouvela cette initiative dans un des décrets d'application de la loi-cadre. Tentatives dont la répétition même montre à la fois l'urgence de cette résurrection et son inexistence. Or une élite flottant dans une stratosphère politique au-dessus des masses amorphes (au vrai sens du terme) ne constitue pas une nation. Et les risques sont graves : cette élite peut faire du pays une sorte de Liberia qu'elle colonise à son profit ; un pays qui a perdu ses structures est une proie marquée pour le communisme.

Madagascar indépendante se trouverait en présence d'un terrible problème économique. Déjà l'île est en retard. Jusqu'à 1945, la France n'en a que peu investi. La rébellion fut un désinvestissement ; surtout elle a empêché que Madagascar bénéficiât de la première tranche quadriennale du Plan. L'infrastructure est très insuffisante : une seule route goudronnée de Tananarive à Fianarantsoa. L'île est éloignée des voies mondiales, elle n'a pas de port naturel (sauf Diego-Suarez qui est éloigné des régions économiques). À l'intérieur on transporte le café par avion.

C'est dire que l'indépendance malgache serait immédiatement menacée – et submergée – par la colonisation de remplacement. Américaine ? Non... Soviétique ? Plus tard... Pour le moment, le risque, c'est l'Inde. Océan Indien doit en Hindi se dire Mare Nostrum. Le sort de l'île Maurice est exemplaire où trois cent mille indiens submergent les trente mille mauriciens. Sans cette pression l'Angleterre viole les traités de 1814 et ne continue plus l'enseignement en langue française, pourtant garanti. Mais l'Inde, nous ne le répéterons jamais trop, n'est qu'un géant d'argile. Elle ne doit son indépendance précaire qu'aux rivalités entre la Chine et l'URSS, l'une et l'autre peu soucieuse de voir son partenaire s'en accroître. Indépendance bien précaire quand on est déjà communiste un des États du Dekkan, quand le Népal dont la frontière voisine Dehli à cent soixante kilomètres est tombé dans l'orbite soviétique. Est-elle même indépendante, ou le « neutralisme positif » de M. Nehru n'est-il pas plutôt la rançon payée pour une façade d'autonomie ?

Et pour Madagascar, le péril extérieur vient se conjuguer avec le danger interne : le communisme constitue la seule force politique organisée de l'île. Certes, le Haut-Commissariat nous annonce périodiquement son déclin. Pour tel ou tel de ses transfuge, on nous convie au festin du veau gras. Singulière illusion ! L'amibe communiste peut se dilater ou se rétrécir : le noyau, lui, reste solide. Il absorbe, digère toutes les rancœurs. Il s'en renforce. Aujourd'hui, après diverses transformations, il se baptise Parti de l'Union du Peuple Malgache. Ici, comme dans tous les pays sous-développés, il est un phénomène bourgeois. Il ne se soucie guère de ces foules que Lénine jugeait « juste bonnes pour le syndicalisme ». Il mise sur les étudiants et les intellectuels, tous bénéficiaires du système social actuel. On mise, à Moscou sur leur malaise, leur déséquilibre déjà analysé, le fait que la décolonisation apporte d'abord son trouble parmi eux. Le Parti recrute ses cadres à Paris et nous voudrions jeter un cri d'alarme : sur 800 étudiants malgaches en France on peut affirmer que 600 sont communistes : des merinas pour la plupart, l'imerinisation de l'île par notre administration débouche à travers eux sur les Soviets. À Madagascar, délaissant les masses, le communisme joue pour demain.

En face de lui, le Haut-Commissariat a monté de toutes pièces un parti socialiste. Comme au tiré de Rambouillet on exhiba le Tableau de Chasse : quelques cent vingt conseillers provinciaux

sur deux cent quarante. Avec des mangeoires bien garnies on attire toujours les ânes, surtout quand est subtilement persécuté, ou du moins écarté des places, quiconque se montre réfractaire. Pourtant ce parti socialiste, pudiquement baptisé social démocrate, ne peut avoir aucune assise. Son laïcisme heurte un sentiment religieux qui est la seule solidité de Madagascar. Il tient, par le réseau de ses intérêts – tissu serré dont les mailles s'étirent de la Cité Malesherbes et de certains bureaux rue Oudinot au Palais du Haut-Commissaire et à tous les postes pourvus ou à pourvoir dans l'île. Il évoque certains agrégats de protozoaires : comme ceux-ci la moindre secousse l'effritera. Cimenté de sectarisme et de fonds publics, il durera ce que durent les Hauts-Commissaires.

Pourtant une véritable force politique pourrait être dressée en face du communisme. Elle devrait s'inspirer de ce sentiment religieux qui est l'âme même de Madagascar. Les oppositions religieuses entre catholiques et protestants sont un obstacle : il serait moindre si certains bureaux du Haut-Commissariat ne s'employaient à l'accroître. Néanmoins les divisions sont profondes, entre catholiques et protestants, puis entre catholiques, puis entre protestants. Jusqu'ici, l'histoire des partis malgaches d'inspiration chrétienne est une histoire de leurs rivalités et de leurs compositions internes. C'est qu'aucune personnalité n'est parvenue à s'imposer, et que dans l'île personne n'était de taille à le faire, surtout quand l'Administration exploite chaque défaillance. Cette personnalité n'existe-t-elle pas ? J'en doute et lui faciliter l'accès du pouvoir ne serait ni plus aventureux ni plus difficile que ne le fut en 1950 la réconciliation entre M. Houphouët-Boigny et le Gouvernement Français.

Madagascar a besoin d'une personnalité d'abord, d'un but exaltant ensuite. Reprenons l'expression heureuse de M. Balandier : il faut un NEW DEAL des émotions. On a accolé au nationalisme du Parti Social Démocrate de Madagascar l'épithète de « modéré ». Cet adjectif suffirait à le ruiner. Dans un pays amorphe mais sensible les maîtres mots politiques doivent être dynamiques et même lyriques. L'association avec la France, plus nécessaire à Madagascar et au monde libre qu'à nous-même, ne doit plus apparaître une barrière à l'indépendance mais une garantie voulu par des malgaches insoupçonnables et la condition d'un grand destin.

Alors, la millénaire oppression des morts dérivée en une exaltation religieuse et civique, alors la peur qui fait si désertes les nuits malgaches sublimée en une volonté de survivre, alors les ferveurs secrètes d'un peuple muées en force de construire. Madagascar pourrait devenir elle-même, sans que l'Union Indienne, ou l'URSS ou la Chine soit la captive soit la capture. Il n'y faudrait qu'à Paris un peu de continuité dans les vues, l'audace qui devrait être l'apanage des gouvernements forts et sur place l'intelligence des réalités profondes de l'île... Avant qu'il ne soit trop tard.

Sauver l'Afrique du communisme

Action civique et politique Numéro spécial Juillet 1958

Congrès national de Saint-Malo Mai 1958

Rapport présenté par G Le Brun Keris

Madagascar

Je n'ai pas encore, sauf par référence, prononcé le nom de Madagascar. Quelles que soient les différences fondamentales entre Madagascar et l'Afrique, beaucoup de ce que nous venons de dire s'y applique. Seulement, à Madagascar, le problème est d'abord politique.

Double péril sur Madagascar

En Afrique Noire, on ne prononce que peu le mot d'indépendance. C'est parce que les étudiants l'emploient, que M. Sekou-Touré les taxe d'irréalisme. Pour la réclamer immédiatement, le Parti Africain de l'Indépendance s'est fait expulser de la Commission des partis africains. À Madagascar, au contraire, beaucoup répètent ce mot – et d'abord, c'est justice, les béni-oui-oui qu'a fabriqué l'administration.

C'est un fait : il existe beaucoup d'éléments d'une nationalité malgache. En Afrique Noire, les courants nationalistes ne correspondent pas à des nationalités. Ils ne sont que colère contre une humiliation raciale séculaire. En dépit des diversités ethniques, l'unité de langue, l'imérisation de l'île réalisée par le Maréchal Galliéni, ont confédéré aux Malgaches beaucoup des éléments d'une nationalité. Aujourd'hui, même le betsileo, même l'antandroy ou le bessimissaka se dit et se sent d'abord Malgache. Bien des faits, depuis la médiocre qualité de notre administration jusqu'à la rivalité archaïque des confessions chrétiennes, surtout l'éloignement d'une métropole ignorante, ont renforcé ce courant. Pierre de Chevigné, depuis tant calomnié, même à coups de Pater Noster, Pierre de Chevigné dont les épaules ont été chargées avec les fautes de son prédécesseur socialiste, l'avait bien senti qui, dès son arrivée dans l'île, avait parlé de sa « vocation à devenir un État associé ».

Seulement, si on parle beaucoup d'indépendance à Madagascar, si on trouve au moins certains éléments d'une nationalité, il n'est aucun pays pour qui cette indépendance ne représente une plus grave menace.

Du risque, un des adeptes les plus fervents de ce nationalisme (je ne me sens pas autorisé à vous révéler son nom) m'a fait la description : « Nos diverses races se heurteront, nous serons submergés par une rapide infiltration indienne ou bien le communisme confisquera cette indépendance à son profit ». Cette sincérité, nous aimerions qu'elle ne soit pas réservée pour le huis-clos. Car le risque est bien analysé. Le risque indien d'abord. L'île Maurice n'est pas si loin, où les 300 000 Indiens écrasent les 30 000 Mauriciens. Et sous cette pression l'Angleterre vient d'abolir leur dernier privilège : la langue française. Océan Indien, en Hindi on traduit cela : *Mare Nostrum*.

Péril déjà que l'impérialisme indien, quand les nationaux de cette Union pénètrent déjà beaucoup à Madagascar. Mais l'Inde est un géant d'argile. Déjà un de ses États du Deccan est gratifié d'un gouvernement communiste. Surtout le Népal, qui commande les passes de l'Himalaya, a viré vers le bloc soviétique et la frontière du Népal n'est qu'à 160 kilomètres de Dehli. Sur ce plan de la mise en défense contre le communisme où se situe mon rapport, voilà déjà une grave cause d'inquiétude.

Rassembler les forces chrétiennes

La menace soviétique est encore plus directe. Elle est dans l'île même. C'est un des drames de Madagascar que le communisme en soit la seule force politique organisée. Dans les récentes élections son influence s'est marquée jusque dans la composition de certains Conseils de Gouvernement. Pour y remédier, le Haut-Commissariat a tenté de créer de toutes pièces un parti socialiste. Ne reposant sur rien, ce parti n'a pu faire que surenchère de nationalisme. Curieuse aberration que vouloir créer un parti animé de laïcisme, dans un pays dont la seule vraie force et le seul élément stable est le sentiment religieux.

Face au communisme montant, seul un rassemblement des chrétiens pourrait sauver l'île. Malheureusement ils sont divisés entre catholiques et protestants, archaïquement opposés, nous l'avons dit, et encore divisés entre protestants, et encore divisés entre catholiques. Aucune personnalité n'a émergé sur laquelle ils fassent leur unité.

Cette inorganisation explique d'ailleurs la difficulté d'autoriser le retour des anciens parlementaires, sans parler de l'extrême excitabilité de l'opinion. On sait quelle émeute a provoqué le retour du corps d'un joueur de rugby décédé en métropole ! Rassembler les forces chrétiennes, non sans contact avec ceux des anciens parlementaires que n'a pas contaminé le communisme, est une tâche nécessaire et préalable à toute évolution politique de l'Île, si urgente soit-elle.

Mais si Madagascar possède certains éléments d'une nationalité, elle n'en possède pas tous les attributs ou plutôt toutes les capacités. Une nation doit être à même de concourir au bien commun de ses membres. Une élite, comme suspendue en l'air au-dessus de masses amorphes, possède-t-elle cette capacité ? J'en doute. Ce n'est pas un travail moins urgent que reconstituer les structures paysannes effritées par le heurt de la colonisation. Une ascension de cette masse rurale s'impose. Pierre de Chevigné l'avait bien compris quand il préconisa la restauration des fokolona. Malheureusement, son effort ne fut guère poursuivi par ses successeurs. On le compromit même, en faisant des fokolona un instrument de travail forcé. Pierre-Henri Teitgen tenta d'y remédier, envoyant des instructions qui constituent un véritable Code de la promotion rurale. J'ai peur de devoir ajouter : en vain, tant j'ai l'impression que cette entreprise nécessaire est à peine commencée. Pourtant comment Madagascar résistera-t-elle à une emprise communiste chaque jour plus insistante sans, à la base, une démocratie paysanne ?

Reste enfin que si l'évolution de Madagascar doit normalement la mener vers un statut national, elle ne peut maintenir sa liberté que par une association étroite avec la France. Dans son cas, il ne s'agit peut-être pas de construire un système communautaire de même nature qu'avec l'Afrique. Il faudrait perdre l'habitude de vouloir régler toutes les situations, fussent-elles différentes et même disparates, dans le cadre d'institutions uniformes. Je rappelle à mon porte-parole du nationalisme le propos qu'il me tint à huis-clos : sans cette association le sort des Mauriciens attend les Malgaches.

Dialogues à Madagascar

par Christiane Fournier²

18/9/1963

Dialogues à Madagascar de Christiane Fournier est un livre mauvais. Pourtant il mérite qu'on en parle.

Il est mauvais. On ne sait ce qu'on doit le plus blâmer : une composition scintillante et papillotante, si saccadée qu'on a peine à suivre le discours ; des erreurs énormes de conception (tout à coup, et ce n'est qu'un exemple, s'insère dans une apologie spirituelle de l'Île un éloge des pionniers de l'aviation française) ; des idées cocasses, tel le rapprochement entre Jacques Rabamenanjara et l'Ovide de Dieu est né en exil. Il paraîtrait, d'après notre Christiane Fournier, que ce livre expliquerait tout le problème de Madagascar. Elle ne nous dit évidemment pas pourquoi. L'interview du Président Tsiranana, où cette dame demande à l'homme d'État quel est son héros favori, prouve une lecture excessive des magazines féminins, mais cause une certaine surprise à qui connaît le Président malgache et son robuste bon sens. Pour poser une telle question, il fallait avoir vraiment envie de parler à tort et à travers, ce qui paraît être une habitude de l'auteur. Que dire du style ! Nous en donnerons seulement un échantillon (p. 74) :

« Cet homme au beau visage- un visage de Christ que la douleur n'aurait pas encore sculpté – qui faisait à la portière le geste des au revoir sans lendemains, c'était son fils. Et le train qui ne fut plus qu'une carcasse sinieuse dans la distance, c'était son sang qui s'écoulait de son

² Edition Fleurus.

cœur ».

Et pourtant ce livre vaut d'être lu. Il le vaut, car l'auteur, mauvais écrivain, est bon journaliste. Dans un style emprunté à la chronique sportive de France-Soir, Christiane Fournier fait sentir, parce qu'elle l'a comprise, la spiritualité profonde de Madagascar. A force d'anecdotes et de petits faits, elle nous en livre l'âme. Elle comble la lacune essentielle du Madagascar³ pourtant excellent de « ? » (remarquons en passant que ce sont deux écrivains féminins qui ont le mieux compris la Grande Île). Elle fait sentir, surtout, à quel point Madagascar a une vocation à la sainteté.

Le sang des martyrs en témoigne, comme l'héroïsme de cette Princesse Victoire Rosoamanarivo qui sera sans doute canonisée. Au temps des grandes persécutions, cette émule des Clotilde et des Radegonde sauva à elle seule la foi de l'Imerina. Et puis, le malgache, l'âme entièrement tournée vers l'au-delà, familier d'une mort dont la vie n'est guère qu'une étape, est certainement le peuple le plus spirituel du monde. Même sa pudibonderie et son puritanisme, qui nous font quelquefois sourire, attestent que la chair a ici moins d'emprise qu'ailleurs.

Cela Christiane Fournier nous le fait très bien sentir comme elle montre l'effort des missionnaires catholiques et protestants. Le peuple malgache aura été sans doute le peuple passé dans le plus court laps de temps du paganisme au christianisme. Hélas ! Le colonisateur n'y aura pas toujours prêté la main. Il suffit de citer le nom de cet Homais – Gouverneur, Augagneur, laissant fermer les léproseries plutôt que d'y tolérer des religieux ! Certes, le vieux fond païen – mais quand même très spiritualisé – persiste, et les sorcières font encore régner leur peur dans trop de régions demeurées inaccessibles. Mais désormais au flanc d'une Afrique où le christianisme ne progresse que peu, fragment éloigné d'une Asie, où ce christianisme ne pénètre presque pas, Madagascar est vraiment terre de chrétienté.

Christiane Fournier sait aussi évoquer la pauvreté poignante de la population malgache. Elle cite des faits si douloureux que rien qu'à la lire on a mal. Pour cela aussi, son livre mérite qu'on passe outre à ses défauts. Christiane Fournier a su comprendre une civilisation et elle nous aide à la comprendre : ce n'est déjà pas si mal.

Tamatave, le 31 août 1963

A Madagascar, l'ordre dans la complexité et la contradiction

1964

Pendant ce séjour, j'ai rencontré les principales personnalités de Madagascar. Étant donné mes sources et, pour ne pas compromettre des personnalités importantes, je souhaite que ces notes soient considérées comme absolument confidentielles et j'entends conserver l'anonymat. Je le souhaite d'autant plus que les dirigeants malgaches ont été sensibilisés à toutes critiques par les articles, en plusieurs points contestables, de M. Decraene dans le journal français Le Monde.

X

XX

En particulier M. Decraene semble avoir commis l'erreur de tous les étrangers de passage : donner à l'opposition hova plus d'importance, et surtout plus d'efficacité, qu'elle n'en a. Rappelons ce que sont les Houvas, un minimum d'ethnographie étant nécessaire à l'intelligence de la vie politique malgache. Cette vie politique a pour base essentielle l'opposition millénaire entre les habitants de plateaux, de race mélanésienne, et les côtiers, beaucoup plus africanisés. En outre deux peuples se sont disputés les plateaux, les Merinas et les Betsileos en une lutte dont le dernier

³ Edition du Sud. Collection Petite Planète.

épisode, particulièrement cruel et sanglant, n'a précédé que de deux ans l'arrivée de Français. Cette division entre ethnies différentes, en quelque sorte horizontale, est compliquée, notamment chez les Merinas, par une division verticale en castes, à base ethnique aussi, et qui rappelle celle des castes indiennes. En haut de cette échelle sociale, les princes, les Andrianas, à peau blanche et cheveux brillants ondulés, puis les Houvas, les bourgeois, à teint jaune brun, un peu comme les Khmers, enfin la basse caste des descendants d'esclaves, beaucoup plus noirs. Or ces divisions, qu'elles soient horizontales ou verticales, continuent de jouer un rôle capital. Les jeunes hauts-fonctionnaires occidentalises, presque tous des Houvas, aiment à les minimiser vis-à-vis de l'étranger de passage. Ils affirment qu'elles n'existent pas. Leur propre morgue suffirait pourtant à leur apporter un démenti. L'Archevêque de Tananarive, Monseigneur Rakotomalala, appartient à la plus basse caste de Merinas : il eut une peine terrible à se faire accepter par les prêtres Houvas. Dans un monastère, il est impossible de faire diriger un Merina par un Betsileo et réciproquement. S'il en est ainsi dans les Églises chrétiennes, on devine ce qu'il peut en être dans les Administrations !

Le Gouvernement de M. Tsiranana est composé de côtiers. Il exprime leur revanche sur les Merinas des plateaux. Il ne peut donc que rencontrer l'opposition des Houvas qui, à la fois plus évolués et favorisés involontairement depuis Gallieni par l'administration française, occupent les principaux postes administratifs. Cette opposition n'a que trois armes et elle en joue. De ces trois armes, deux représentent qu'une forme en quelque sorte passive. La première est de freiner la marche de cette administration qu'elle tient en main. On sent, devant toute décision du gouvernement, une résistance sourde. C'est un frein, mais non un cran d'arrêt, ni une paralysie. Les Houvas n'ont pas assez de courage pour attaquer de front quelque adversaire que ce soit. Le plus souvent leur velléité de résistance ne dépasse pas beaucoup le dénigrement. La seconde arme est plus efficace : les Houvas jouant paradoxalement, et non sans habileté, de l'opinion française. Les journalistes parisiens sont soigneusement « chambrés ». La France, en dépit de tout, exerce un attrait et une influence considérable dans ses anciennes colonies d'Afrique. Gagner l'opinion française, c'est par un effet de (???) influencer l'opinion malgache. Décrier Tsiranana à Paris, c'est l'affaiblir à Tananarive (il le sait bien et il s'en irrite). Ce jeu est plus efficace, donc plus grave, que les flirts communistes auxquels se livrent parfois les Houvas et dont le gouvernement malgache s'émeut ou plutôt feint de s'émouvoir. Les coquetteries du parti des intellectuels Merinas, le NKVD, avec les communistes non seulement ne servent pas à grand chose pour ceux qui les pratiquent, mais elles permettent à M. Tsiranana un certain chantage vis-à-vis de l'Occident, chantage qu'en paysan madré le Président malgache sait bien exercer.

En fait, ces deux premières armes de l'opposition Hova n'ont qu'une efficacité restreinte. Elles ne peuvent rien contre la calme volonté de M. Tsiranana. Celui-ci n'est pas très intelligent, il manque de toute hauteur de vue, mais il possède une qualité exceptionnelle à Madagascar : il sait ce qu'il veut et il le veut pour de vrai. Contre un tel bouclier, les armes salonardes de l'opposition Hova s'émoussent. Aussi, d'une façon très subtilement asiatique, cette opposition tente-t-elle d'affaiblir cette volonté. La décourager en jouant de l'opposition parisienne en est un moyen. Il en est d'autres plus pervers qui évoquent les anciens sérails ottomans. Les faiblesses d'un homme vieillissant sont savamment entretenues et exploitées.

Reste une troisième arme, dans laquelle les Merinas, et plus particulièrement les Houvas sont passés maître : exciter d'autres populations sans se découvrir soi-même. Il faut entendre les intellectuels Merinas raconter comment, dans les bagarres du Quartier latin, ils poussaient les côtiers, voire les Africains, contre la police en restant soigneusement à l'abri. A travers ces récits on comprend leur tactique politique actuelle. Tel est le secret probable de la peu explicable rébellion de 1948. Les Plateaux, alors, n'ont pas bougé, tandis que les Bessimissakas de la Côte Est se révoltaient, mais l'impulsion venait des Houvas. Cette tactique, ils la renouvellent actuellement, et

auprès des mêmes populations Bessimissakas. On peut craindre non une rébellion, mais des agitations sur la Côte Nord-Est, assez touchée économiquement (mévente de la vanille). Ces agitations seront guidées depuis Tananarive.

Se livrer à des pronostics est toujours imprudent quand il s'agit d'un pays aussi complexe que Madagascar. Mais de toutes mes conversations politiques, comme de mes contacts gouvernementaux, je tire une conclusion : les jeux politiques que je viens de décrire pourront créer quelques remous, permettre quelques remous dans les journaux du soir à Paris, mais ils ne constituent pas la vraie partie. Celle-ci se joue au sein même du parti au pouvoir, le PSD, Parti Socialiste Démocratique, ainsi dénommé sans doute parce qu'il n'est que peu socialiste et pas du tout démocratique. Ce parti tient le pays. La seule vraie bataille politique ne peut avoir lieu qu'en son sein, pour prendre en main ses leviers de commande actuellement tenus par M. Tsiranana.

Ceux de mes lecteurs qui connaissent Madagascar vont tout de suite penser, pour cette conquête du PSD, à une personnalité de premier plan, M. Jacques Rabamenanjara, jadis condamné à mort par les Français et à présent Ministre de l'économie. Ils commettent une lourde erreur. M. Rabamenanjara s'est laissé enkysté par le pouvoir. Entré au PSD au lieu de conserver une formation autonome, il s'y est noyé. Il a été savamment compromis par M. Tsiranana dans une politique qui lui a aliéné les éléments jeunes qui misaient sur lui. M. Jacques Rabamenanjara a sa carrière politique sinon brisée au moins menacée de l'être. C'est si vrai que le plus intelligent de ses collaborateurs direct, M. Émile Ramaroson, l'a quitté pour un poste moins compromettant. Certes, on peut donner à ce départ d'autres explications. M. Rabamenanjara n'en apparaît pas moins à présent un homme seul.

Non, la bataille se joue entre M. Rasampa, ministre de l'Intérieur, et le Président Tsiranana. Suivre la politique de Madagascar, désormais, c'est étudier qui des deux prendra le plus d'influence dans le PSD.

Reste aussi à savoir quelles seraient les conséquences d'une mainmise de M. Rasampa sur le Parti, donc sur le Pouvoir.

En premier lieu une observation s'impose : les partis et les hommes, dans tous les pays, quand ils accèdent au pouvoir, sont amenés à poursuivre sans grand changement, la politique de leur prédécesseurs, la marge d'option dont ils disposent étant étroite.

Pourtant, s'il l'emportait, M. Rasampa, au moins pendant les premiers temps, se montrerait moins « européen » que M. Tsiranana. Cela ne résulterait pas chez lui d'une quelconque européophobie. Mais M. Tsiranana étant très européen, et M. Rasampa manquant de motifs idéologiques d'opposition à son actuel chef de fil, ledit Rasampa en prétextera en se posant comme plus indépendant vis-à-vis de l'Europe et en se montrant moins engagé vis-à-vis d'elle. Ce fait peut même avoir une conséquence immédiate dès avant que soit terminée la lutte : pour ôter prise à son adversaire-partenaire, M. Tsiranana peut, dans les prochains mois, se montrer moins « européen » et moins francophile (suivre la presse de langue malgache est, à ce point de vue curieux) tout en rassurant en sous-main les ambassades européennes (ne l'a-t-il pas déjà fait, au moins pour certains d'entre elles?).

Ensuite, M. Rasampa se donnera une allure plus « socialiste » que l'actuel président, non sur le plan industriel, où les nationalisations ne sont pas à craindre, non sur le plan de la liberté syndicale (celle-ci sera, au nom du socialisme, plus étranglée que jamais), mais sur le plan de l'agriculture, le domaine d'activité des coopératives sera étendu, de préférence au dépend des colons français (voire du ramassage par les colporteurs chinois). Mais tout cela, soyons-en sûrs, n'ira pas très loin. Peut-être aussi fera-t-on rendre gorge à quelques gros commerçant indiens.

En fait, c'est surtout le style qui changera, à la bonhomie appuyée jusqu'à la comédie, de M. Tsiranana, fera place un style non plus autoritaire (peut-on l'être plus?) mais plus mussolinien d'expression. On tolérera moins l'opposition de salon et quelques prisons s'ouvriront.

Peut-on de tous ces faits de la politique malgache tirer une conclusion ? Dans un pays plus asiatique qu'africain l'opération est hasardeuse. Pourtant notre conclusion sera qu'à travers des mouvements de surface, parfois spectaculaires, Madagascar est promise à une grande stabilité. Les vrais problèmes se situent en dehors de la politique et c'est en particulier la mission des indo-pakistanaïses et des chinois sur l'économie de l'île. A longue échéance cette mission entraînera de graves conséquences. Mais à court terme et même à moyen terme, Madagascar est le plus stable des pays d'Afrique.

Madagascar entre le dynamisme et le mora-mora

La Croix 26-28-29/9/1967

Grâce au climat de paix dans lequel elle vit, Madagascar est un des pays décolonisés où l'on s'adapte le mieux aux exigences du monde moderne. Mais ses bœufs y feront longtemps partie du paysage, soit sur les chemins, soit dans les labours, soit parmi les rizières.

I. - Une paix politique certaine

Existe-t-il ailleurs si belle lumière que celle de l'Imerina en hiver ? Une lumière précise et chaude qui, vers le soir, vernit d'une couche d'or les collines, les rizières et Tananarive. Le vert aigu du riz naissant chante sur l'ocre rouge des diguettes et, couronnée d'argent par le palais de la Reine, la ville se dresse dans une apothéose de jasmin de Corse et de bougainvillées.

Pourtant, ce paysage de gloire est triste. Tristes, ces villages pressés autour de leurs deux églises, la catholique et la protestante. Tristes, les tanety (collines)⁴ soutachées de banquettes au long des courbes de niveau. Triste, la ville elle-même, avec son marché muet sous une carapace de parasols blancs, avec ces maisons à pignon serrées les unes par-dessus les autres en une perspective de « naïf ». Une mélancolie pèse jusque sur les étals de fleurs qui, le vendredi, s'écoulent par l'avenue de l'Indépendance en un fleuve multicolore.

Madagascar est un pays de paix. Le voyageur qui a longueur d'année, passe d'États troublés en États révoltés en éprouve un soulagement. Je n'étais pas revenu depuis trois ans. Peu de changements dans l'économie. Une grande stabilité, sans doute un peu sommeillante, en politique. Ce sera devant l'Histoire un singulier mérite, pour le président Tsiranana⁵, d'avoir, sans aucun heurt, fait doubler le cap de l'indépendance à un pays dont on nous assurait qu'elle y serait le signal d'une guerre tribale. Depuis dix ans, Madagascar vit dans le calme. Peu à peu, certaines de ses plaies, comme l'affreux cloaque d'Isotry, le bas faubourg de Tananarive, se guérissent. Tout cela se fait sans fracas, sans ostentation. Ce pays un peu bourgeois est discret.

Difficile équilibre ethnique

Cela veut-il dire que, même sur le plan de la politique, Madagascar ne connaît pas de problèmes ? L'île renferme trop de contradictions pour qu'il en puisse aller ainsi ; quoique les différences ethniques n'empêchent pas l'unité malgache, elles n'en constituent pas moins le ferment de la vie politique et sont à l'origine de tous ses problèmes.

En effet, entre les principales des dix-huit ethnies d'une île, dont il devient classique de répéter qu'elle constitue à elle seule un archipel tant ses divisions économiques et raciales s'avèrent multiples, s'est établi un équilibre, mais un équilibre dans la tension. L'opposition entre les populations des hauts plateaux – en particulier les Mérimas, policées, nostalgiques, voire

⁴ Prononcer « tanettes »

⁵ Prononcer « Tsirann »

gourmées – et les populations côtières, plus africanisées (visages sombres qu'embellit le rire), moins « évoluées », plus directes, subsiste une opposition. Les unes et les autres n'ont pas oublié que les Mérinas furent des colonisateurs, et parfois même assez brutaux. La France, dans son ignorance, renforça d'abord l'emprise des merinas. L'indépendance, bien que revendiquée surtout par ceux-ci, se manifesta comme une revanche des côtiers qui, bénéficiant du nombre, donc du suffrage universel, conquièrent le gouvernement. Mais l'administration demeura entre les mains des merinas. N'étaient-ils pas, dans l'ensemble, plus instruits ? Comme toujours, l'opposition entre le pouvoir politique et les services provoqua une relative paralysie dont on sent encore les effets. Jointe à cette naturelle indolence malgache qu'on appelle le *mora-mora*, elle explique certaines stagnations.

Les divisions ethniques se compliquent des disparités de niveaux de vie et de coupures en castes, les unes et les autres ne se recouvrant pas. Quant aux revenus, se trouvent au sommet les grandes compagnies d'import-export que talonnent de près, leur arrachant peu à peu leur empire, les « Indiens ». Ce sont en réalité des Pakistanais, généralement sectateurs de l'Aga Khan. Ensemble, ils drainent le haut commerce. Puis viennent les Chinois, détaillants et colporteurs, spécialisés dans l'alimentation. Ensuite les Français de l'administration. Enfin, seulement, les Malgaches. Mais les Malgaches se divisent en ethnies stratifiées en castes. Celles-ci s'affirment surtout chez les Mérinas, où les Andrienas, fiers de leur peau blanche, de leurs cheveux ondulés et de leurs ascendances princières morguent les bourgeois Houvas (les Houvas ne sont pas, comme on le croit souvent, une ethnie, mais une caste mérina) et méprisent les Andevas, classe servile au teint sombre.

Et tel est le génie de Tsiranana : avoir brassé cet amas de contradictions dans la dynamique d'une foi nationale. Certes, ces divisions subsistent en courants sous-jacents. Sur elles cependant l'emporte la fierté d'être malgache, même si certains rêvent de capter l'unité au profit de leur ethnie propre.

Et le caractère fallacieux des prétextes idéologiques qui masque leur origine tribale, explique que Tsiranana ait pu si facilement soit enkyster, soit négliger les oppositions. Parfois il a absorbé ses adversaires virtuels dans son gouvernement ou dans son parti. Parfois il a, négligeant les hommes, repris leur programme, comme il le fait en ce moment même avec la gauchisante opposition mérina de Tananarive. Mais il en est toujours venu à bout.

Toutefois, cette paix politique demeure, au moins apparemment, suspendue au sort d'un homme : le président Tsiranana. Le bruit court à Tananarive (peut-être lancé par ses adversaires) qu'il songerait à se retirer. Cette rumeur se fait plus insistante depuis l'achat d'une propriété en Touraine, à Bélâbre. De tels bruits ne reposent peut-être sur aucun fondement ; ils suffisent à susciter des inquiétudes ou à éveiller des appétits. Ils alimentent les conversations à la terrasse du Colbert ou du Café de Paris. Qui succéderait ? Bien entendu, on prononce des noms. Le moindre indice est exploité par des stratèges en chambre. On suppose les points que tel ou tel ministre marquerait dans la lutte pour le « dauphinat ». On expose impavide des programmes que leurs promoteurs prétendus ignorent. On suppose ce que serait la succession, si l'élection présidentielle se fait, comme actuellement prévu, au suffrage restreint des Assemblées, ou si, au contraire, un amendement constitutionnel établit le suffrage universel. On évalue aussi le rôle éventuel d'une armée qui s'est toujours tenue en dehors de la politique. Seulement, dans ces palabres où se manient beaucoup de vocables, et surtout le mot « socialiste », seule la politique étrangère, sous forme de l'attitude vis-à-vis des pays soviétiques, est vraiment discutée. Tout le reste n'apparaît guère qu'appréciation sur les personnes, avec une passion émuée, les candidats éventuels étant toujours des côtiers auxquels on prête indifféremment des conciliabules mystérieux, voire romantiques, imaginaires surtout, avec le pasteur Andriamajato, maire de Tananarive et chef de l'opposition mérina : tombeaux des reines et clair de lune.

Mais le président Tsiranana songe-t-il vraiment à se retirer ? Et puis le navire malgache est à présent bien sur la voie. Quelles que soient les vicissitudes immédiates de la politique, il n'en dérivera pas. Entre les forces antagonistes un équilibre s'est créé. Il semble durable. Certes, les jeunes pays réservent souvent des surprises. Les données des problèmes sont si neuves qu'on n'est jamais sûr de les avoir toutes recensées. Les chances restent grandes pourtant que, dans sa mélancolique douceur, Madagascar demeure en paix.

II. Le vrai socialisme malgache

Un simple village des plateaux. Les maisons barbouillées de rouge et de blanc dressent leurs étroits étages à balcons couverts. N'était la tristesse qui règne partout ici, n'était je ne sais quelle gracilité des hommes et des bêtes, n'était aussi cette forme insolite des maisons, on croirait presque un village de chez nous, avec les poules sur le fumier et les canards qui descendent en file vers une mare.

Vers une rénovation rurale

Et comme son village, comme ses plateaux, le paysan malgache est triste. Métayer assez misérable, ne lutte-t-il pas toute l'année contre un endettement sans cesse croissant ? N'essaie-t-il pas de faire vivre, plus mal que bien, sur un lopin d'un demi-hectare une famille aux enfants déjà résignés ? Ne se sent-il pas impuissant entre le Fanjakana (administration), le Fokolona (Conseil des notables villageois) et l'usurier ?

Pourtant, sur ce destin de passivité, sur ces mornes jours qu'éclaire seule la perspective de devenir à son tour un mort et de connaître la paix des ancêtres, j'ai vu se lever un espoir. Par les courettes assez sales de ces fermes, on me mène vers une mesure aussi minable que les autres. Une seule pièce, très basse. Sol en terre battue. Pour tout mobilier un grabat, une table, une sorte d'étagère classeur attachée au mur. Des volailles nous ont suivi. Familières, elles sautillent dans la pièce. Nous sommes chez un des moniteurs de la SATEC, cette Société de développement dont j'ai retrouvé l'action dans tous les pays francophones de l'Océan Indien.

Ce moniteur est responsable d'environ deux cent cinquante foyers. Son action, comme celle de ses nombreux collègues de Tananarive, est d'abord une action de persuasion, pour laquelle, il a tenu (les registres qu'il me produit avec fierté en attestent) quatre-vingt-deux réunions. Mais l'originalité et la valeur de cette action tiennent à ce que ces réunions ne revêtent pas un caractère didactique. On y discute ferme. Les paysans ne subissent aucun enseignement *ex cathedra*. Ils collaborent, présentent des objections, suggèrent d'autres méthodes. Le caractère malgache rend ce dialogue à la fois difficile et nécessaire. Le Malgache est routinier, en effet. Si on ne le convainc pas vraiment, il reviendra à ses anciennes habitudes, cultivera en désordre, procédera aux actions culturelles sans souci du calendrier. Surtout qu'avec lui, nous sommes en présence d'un riziculteur de tradition. Même si ses habitudes sont mauvaises, elles brillent à ses yeux d'avoir été celles de ses ancêtres.

Lutte contre l'usure

Mais convaincre ne suffit pas. Il faut encore que le paysan dispose des moyens nécessaires. À quoi bon le persuader de mieux cultiver, s'il demeure entre les mains des usuriers ? Or, la grande île est un des royaumes de l'usure. Avec couramment des taux de 25 à 30% l'an, on aboutit à déposséder les paysans de leur terre, car ils ne peuvent jamais s'acquitter de leurs dettes. Finalement, leur lopin est vendu à l'encan dans des conditions telles que le prêteur est presque toujours l'acquéreur et l'acquéreur à vil prix. Aussi un système de crédit a-t-il été mis au point, avec cette originalité que c'est un Comité de paysans qui décide de l'octroi des avances. Si le

remboursement n'est pas effectué à la date convenue, ce Comité se trouve solidairement responsable. La méthode est-elle bonne ? Je le pense, puisqu'on n'a compté que 0,4% d'impayés l'an dernier. Je le pense aussi pour avoir vu la résistance des usuriers classiques et leurs efforts tendant à ruiner cette expérience.

Ainsi naît à Madagascar une économie rurale. L'avoir promue honore le gouvernement du président Tsiranana. Je viens d'évoquer une expérience rizicole, mais j'aurais aussi bien pu parler des efforts pour cultiver, sur la Côte Est, les plantes d'exportation, ou encore l'action entreprise par la Compagnie pour le développement des fibres textiles pour introduire la culture du coton dans la basse vallée du Mangoky et dans l'arrière-pays de Majunga. Cette action apparaît d'autant plus intéressante qu'à Madagascar on peut obtenir des cotons à longues fibres dont le monde manque cruellement. Si aux opérations entreprises pour le riz et pour le coton pouvait correspondre une extension des cultures fourragères, permettant l'accroissement et surtout la valorisation du cheptel malgache, un grand pas serait franchi vers le mieux-vivre.

Car Madagascar ne deviendra pas avant longtemps un pays industriel, faute d'énergie, de matières premières et de débouchés. L'isolement géographique constitue un lourd handicap. Le cloisonnement intérieur d'une île où les moyens de communication font défaut apparaît aussi un obstacle. Ne doit-on pas parfois transporter le café par avion ? Point de richesses minérales. Même l'uranium paraît déjà épuisé. Quant aux autres minerais, on les décèle tous, mais à titre d'échantillons et non en quantité exploitable.

Une révolution sociale

Malheureusement, on ne se heurte pas qu'aux usuriers. En fait, libérer le paysan de ses servitudes c'est, sans peut-être qu'on s'en doute, *opérer une révolution sociale*. En favorisant les opérations du paysannat, le gouvernement malgache mérite son épithète de « socialiste » qu'on a parfois tendance à ne pas prendre au sérieux. Une certaine structure sclérosée de la société malgache éclate, celle qui fait de chaque paysan une sorte de serf des notables. Certes, ce servage n'est pas inhumain. Le notable est capable de secourir son métayer. Il l'aidera dans ses grandes dépenses, enterrement ou « retournement d'ancêtres », mais en le maintenant dans une situation de dépendance, une dépendance que consacrent les institutions traditionnelles telles que le Fokolona, ces conseils de village sur lesquels l'administration française avait cru pouvoir construire une démocratie, sans voir qu'ils étaient le plus souvent entre les mains d'une oligarchie.

Tirer le paysan de cette situation servile apparaît donc la révolution la plus vraie et la plus durable qu'on puisse opérer à Madagascar. Sans elle, toutes les réformes ne seront que faux-semblants. Or, cette révolution, je l'ai vue se réaliser sous mes yeux en ces réunions où, de discussion en discussion, le paysan prenait conscience qu'il pouvait devenir le maître de son destin.

Qui sait ? Un jour, le paysan malgache nous apparaîtra peut-être joyeux.

III. Problèmes d'une jeune Église

On a parfois peint l'Église de Madagascar comme rétrograde. Un quotidien sérieux ne s'est-il pas laissé aller à narrer cette histoire de fou selon laquelle on exclurait de la communion les parents dont les enfants fréquentent une école non confessionnelle ! Cette assertion appartient à la pure fantaisie. Au contraire, l'Église de Madagascar progresse et fermente. Certes, elle connaît des difficultés et des problèmes, mais celles-là et ceux-ci ne sont-ils pas la preuve même d'une vie ?

Une Église en recherche

Le contresens de ce quotidien tient sans doute à un certain conservatisme de forme qui

caractérise l'Église de Madagascar. Où entend-on encore autant de messes en latin, langue que bien entendu ne comprend aucun des fidèles ? Les cérémonies liturgiques constituent une rétrospective de mon enfance. Un Suisse, plus emplumé du chef que jamais maréchal d'Empire, mais vêtu d'un démocratique complet gris, les ordonne. Étonnant le voisinage de ce complet et de la hallebarde ! Les enfants de chœur en souquenille rose ou mauve rivalisent en nombre avec les statues sulpiciennes, sous un Sacré-Cœur plus fade que même ceux d'Espagne.

Pourtant, malgré son démodé un peu poussiéreux, l'Église de Madagascar apparaît en recherches. Si on y maintient certaines des formes que nous dépouillons on en participe pas moins au grand effort de rénovation pastorale qui, depuis le Concile, anime l'Église. Et d'abord, en dépit de ces apparences, on est en recherches liturgiques, conscient de ce que la liturgie constitue pour le Malgache le meilleur véhicule de l'Évangile. Les Malgaches aiment les offices. Ils y participent avec tant de joie qu'au besoin ils ajoutent aux offices catholiques ceux de l'Église protestante voisine. Le Malgache, surtout le merina des plateaux, est un individualiste, mais un individualiste peu sûr de lui. Sur le plan social, cette incertitude se traduit en complexe de dépendance. Sur le plan de l'âme, elle entraîne le besoin de prier en assemblée, les uns épaulés par les autres.

Dans toute liturgie, on chante. Or, le chant, est au Malgache ce que la danse est à l'Africain : tout à la fois moyen d'expression et moyen de communion. Quelle joie de chanter ensemble ! On y retrouve l'âme des ancêtres. On la ressuscite et on la revit. On se délivre de l'action comme de la difficulté d'être. On quitte la solitude d'une personne que sa timidité cloisonne. On éprouve la double joie de se dilater et de se défaire. Aussi toute pastorale malgache commence-t-elle par le chant et vers lui se tournent les recherches. Le Malgache apprécie peu la musique grégorienne et dans ses églises il la rend informe. Au contraire, il transfigure les plus pauvres polyphones. On chante toujours à Tananarive les cantiques de ma « communion solennelle » et ceux qui, jadis, me déchiraient les oreilles aux messes dominicales en Bourbonnais. Je ne les reconnais presque pas. Leur scansion est assouplie. Leur rythme sinue et, sur ce pauvre assemblage de notes, une âme parvient à s'exprimer. Que dire des admirables chants tirés des airs populaires locaux ? Qu'en dire, surtout quand ils traitent de ces thèmes bibliques qu'ici on chérit spontanément : dialogue d'Adam et Ève, histoire de Caïn et Abel. Le chant se fait drame. Toute la grandeur de la Genèse se déploie, toute sa tendresse se déverse. De tels chants en apprennent plus à l'âme malgache que les catéchismes systématiques, surtout quand ceux-ci ne sont comme naguère (mais dois-je vraiment parler au passé ?) que des traductions littérales de l'ancien catéchisme national français.

Car, et c'est un autre aspect d'une pastorale malgache, la conviction ne s'emporte pas ici par un raisonnement déductif. Le discours, pour entraîner l'adhésion, doit, si je puis dire, conditionner l'âme par des allusions successives à des proverbes, en une forme d'éloquence qui nous est étrangère au point que je n'ai rien compris à la traduction littérale d'un sermon qui avait enthousiasmé mes amis malgaches.

Les difficultés d'une croissance

La difficulté de susciter une pastorale adaptée est accrue par la diversité des ethnies et donc des caractères. La sensibilité à la musique et à une éloquence blessée de proverbes paraît pourtant générale dans l'île, dût-on introduire des variantes selon les régions.

Une pastorale nouvelle apparaît d'autant plus nécessaire qu'on ne doit pas s'endormir dans la satisfaction de soi, sous prétexte que Madagascar compte 1 302 000 catholiques (et 1 200 000 protestants). Le taux de croissance des baptisés n'est quand même que de 4% par an, alors que celui de la natalité atteint 3%. C'est dire que malgré la caractère massif de cette chrétienté, on ne convertit qu'assez peu de païens.

Un autre problème paraît posé à Madagascar par un retard dans la création d'une hiérarchie purement locale (qu'on me permette de ne pas employer les mots « malgachisation de l'épiscopat »). Sur seize diocèses, cinq évêques seulement sont malgaches. Cette situation, surtout quand la comparaison s'établit avec celle de l'Afrique noire francophone, pourtant généralement moins christianisée, n'engendre-t-elle pas un certain malaise ? J'en ai eu parfois le sentiment au cours de mes conversations. Sans doute pareil état de chose, apparemment anormal, a-t-il ses raisons. L'émiettement de Madagascar en ethnies diverses joue sûrement un rôle, trois races – les Merinas, les Betsileos et les Bessimissakas – ayant fourni la presque exclusivité du clergé. On doit souhaiter pourtant une solution de ce problème, ne fût-ce que pour l'autorité des conférences épiscopales, qui prennent leurs décisions à la majorité. Peut-être aussi pour que le clergé malgache se sente encore plus missionnaire et qu'il n'ait pas l'impression que la conversion des infidèles est tâche de spécialistes.

Un apport irremplaçable

Jeune Église en recherches, celle de Madagascar, jeune Église qui rencontre des problèmes. Mais ces recherches et ces problèmes témoignent d'une vie qui nous est précieuse : l'apport de Madagascar à l'Église universelle apparaît irremplaçable. Le P. Voillaume remarquait, dans une récente conférence, que l'accroissement du « sens géographique » de l'Église (une perception plus aigüe de son expansion dans l'espace et des nécessités qu'elle implique) semble coïncider avec une certaine perte du sens de sa continuité dans le temps. Il s'étonnait de cette perte quand sur le plan des sciences nous nous trouvons amenés à donner une place de plus en plus importante à l'idée d'évolution, donc à celle de continuité entre le passé, le présent et l'avenir. Or, Madagascar est comme imprégnée de cette continuité. Le conservatisme des formes, qui peut apparaître comme une faiblesse, n'est-il pas le revers de cette conscience de la solidarité entre les générations passées et la nôtre ? Nous avons sans doute besoin que Madagascar nous rappelle que la communion des saints, si elle englobe les vivants de tous les pays, englobe aussi avec nous les morts de toutes les générations. Où le lisais-je ? « Le vrai peuple de Dieu n'est pas de ce côté-ci de la mort ? » Cela, je l'ai intimement senti à Madagascar où l'ancêtre *vit* toujours, au point que dans les campagnes on lui réserve un angle de la case. Les vivants sont divisés en ethnies mais tous sont unis avec leurs morts.

Apport irremplaçable ? Madagascar, en effet, n'est pas que le pays du *mora-mora*. Terre très antique et très jeune, terre de contrastes et de divisions dans l'espace, mais terre aussi de continuité dans le temps, terre si singulière qu'elle n'est ni africaine ni asiatique, conjuguant des ressemblances andines avec des hérités mélanésiennes, elle nous apporte la leçon d'une nation qui sait être elle-même sans agressivité vis-à-vis des autres et progresser vers l'avenir sans infidélité à son passé.